

# L'EXCOMMUNIÉ

ORGANE DE LA LIBRE-PENSÉE

## CARILLON ÉLECTRIQUE

LUSACE (Saxe), 22 août. — On vient de découvrir dans une cellule du couvent de Mareinstern une nonne renfermée depuis plus de trente ans pour avoir manifesté l'absence de vocation religieuse!...

Elle est folle...

ROME, 23 août. — Demain, dit-on, grand banquet chez le général des Jésuites...

On suppose que c'est à l'occasion de la fête de saint Barthélemy!

BANGKOK (Indo-Chine), 24 août. — Un Brahme vient de prouver que sa caste compte, avant notre ère, une petite période de 3 millions 891 mille 408 ans d'existence. Selon lui, l'origine de la race humaine remonterait, en nombre rond, au chiffre de 4 millions d'années.

Il n'y va pas de main-morte, le fils de Parabrahma!

DUSSELDORF, 25 août. — Grand tapage!... Il s'agit de conversations criminelles entre un père Dominicain et cinq jeunes filles âgées de moins de 14 ans; il les attirait à son couvent par des promesses d'images.

Des poursuites sont commencées... Le moine est en fuite.

RIVES DE L'ORÉNOQUE, 21 août. — Deux prêtres, dits *Jongleurs*, de la tribu indienne des *Galibis*, ont évoqué la déesse *KIWASA* par des enchantements et des mots inconnus au vulgaire.

La déesse n'a pas manqué d'apparaître sous la forme d'une belle jeune fille... Le côté gauche de sa tête était orné d'une touffe de cheveux qui tombait jusqu'aux talons... Elle a manifesté les volontés du ciel et a disparu...

Telle est la déclaration des deux prêtres, dits *Jongleurs*.

## DERNIÈRES NOUVELLES

ROME, 26 août. — On parle de reviser, dans le prochain concile, le tarif des *dispenses*.

On sait qu'une *dispense* est le droit, acquis à prix d'or, de violer les commandements imposés par l'Eglise elle-même.

(Agence indépendante.)

## ÉCLAIRCISSEMENTS

Le Manifeste — AUX LIBRES-PENSEURS DE TOUTES LES NATIONS — que nous avons publié dans notre dernier numéro, nous a valu un grand nombre d'adhésions et, aussi, une foule de demandes d'explications, lesquelles toutes se réduisent à ce point d'interrogation :

« L'Excommunié adopte-t-il sans réserve la formule : CHARITÉ-INSTRUCTION qui résume le Manifeste de Naples ? »

Non! répondrons-nous sans hésiter. Notre devise, à nous, est celle-ci :

JUSTICE-INSTRUCTION.

Nous avons dû reproduire *textuellement* le Manifeste du citoyen Ricciardi; mais le mot CHARITÉ contient un virus qu'ont aperçu beaucoup de nos amis et qui ne pouvait pas nous échapper à nous-même; car il nous était signalé par plusieurs passages qui ont disparu sous nos ratures et, entre autres, par celui-ci :

« Nous sommes les vrais disciples de Jésus-Christ et les vrais interprètes de l'Évangile. »

Passage regrettable!...

Assurément, l'Eglise s'est écartée, à beaucoup d'égards, de l'Évangile; mais cet Évangile lui-même peut-il être considéré comme devant servir de guide à l'humanité?

N'enseigne-t-il pas le mépris du travail, la confiance aveugle en une providence chargée de pourvoir à tous nos besoins, la résignation complète au mal, à l'injustice, à l'oppression, l'humilité la plus dégradante, la haine de la famille et de la patrie, le dédain du monde terrestre sacrifié à l'attente des béatitudes célestes, etc., etc.?

Une telle morale nous paraît erronée, perverse, anti-sociale; aussi nous est-il pénible de l'entendre inconsidérément vanter par des libres-penseurs.

Il faut que les adhérents au Congrès de Naples aient en vue autre chose que de devenir les *vrais interprètes de l'Évangile et les vrais disciples de Jésus-Christ*.

Leur but doit être de désabuser les esprits de toutes les révélations, d'affranchir les hommes du despotisme théocratique, de toute autorité imposée au nom du ciel et en vertu de livres prétendus inspirés.

Ces réserves faites, nous applaudissons aux efforts généreux des hommes de cœur et d'intelligence qui, le même jour que se réunira dans Rome un concile d'évêques, veulent réunir à Naples un *contre-concile* de libres-penseurs, pour protester contre toutes les décisions contraires aux droits de l'humanité, et pour affirmer, en face des représentants de la morale théologique, la seule morale vraiment humaine, la morale indépendante de toute religion.

Nous faisons des vœux ardents pour le succès de ce congrès philosophique, et, de nouveau, nous sollicitons les adhésions de tous nos amis.

DENIS BRACK.

## Lettres du pays de Torquémada

III

Malaga, 19 août 1869.

Il ne manque pas, en France, de gens qui se mettent à rire et à hausser les épaules de pitié, lorsqu'on leur dit que l'Espagne d'aujourd'hui n'est plus celle d'il y a quelques années. Pour convaincre ces incrédules — dont quelques-uns cependant croient encore fermement à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme, bien qu'ils ne puissent fournir en faveur de ces croyances aucune preuve expérimentale — il nous faut citer des faits :

Citons-en donc; et, afin qu'on ne nous accuse pas de les inventer à plaisir, comme font certains exploitiers de miracles, prenons ces faits dans le domaine public, où tout récalcitrant pourra, si tel est son caprice, les contrôler à volonté.

Rien ne paraissant plus facilement tangible et saisissable que les documents imprimés, c'est la presse espagnole elle-même, reflet et guide des diverses nuances de l'opi-

nion publique, que je vais invoquer, pour démontrer que l'esprit d'affranchissement intellectuel fait en ce pays d'assez notables et rapides progrès.

Car tous les journaux, mon cher Brack, ne sont pas, comme ceux mentionnés dans ma première lettre, des chaires ouvertes à la propagation de la foi. Il en est, au contraire, et ce sont ceux qui comptent le plus grand nombre de lecteurs, qui sont tout dévoués à la Libre-Pensée et qui font, avec un zèle et une ardeur dignes de vrais fils de Voltaire, une guerre incessante au catholicisme et à son innombrable armée de robes noires, violettes ou rouges.

C'est ainsi que presque tous les journaux républicains, au lieu de fourrer des balivernes de *Rocambole* et de *Thuggs* dans leurs feuillets, consacrent ceux-ci à la publication des œuvres de Voltaire, de Volney et autres démolisseurs de la foi.

C'est ainsi encore que, pour prouver le véritable esprit de l'Eglise, le journal madrilène *las Cortés* a publié, ces jours derniers, un court résumé de l'histoire des papes, dont j'ai vu, le lendemain, la reproduction, précédée et suivie de commentaires élogieux, dans la plupart des feuilles républicaines.

Les défenseurs plus ou moins sincères et désintéressés du catholicisme prétendent que, de tous temps, l'Eglise s'est montrée amie de la paix et a donné l'exemple de la mansuétude. Cela est même devenu un vulgaire lieu-commun, qui, d'abord lancé dans le monde par quelque jésuite peu scrupuleux sous le rapport de la vérité historique et enclin au paradoxe, se trouve aujourd'hui répété et propagé sans réflexion par presque toutes les personnes qui parlent du catholicisme, et même — il faut l'avouer, pour prouver combien est grande l'inconséquence humaine — par certains hommes se disant libres-penseurs, mais voulant paraître justes et sans parti pris envers les éternels ennemis de la raison et de la liberté de conscience.

Mais, malheureux! si vous voulez être justes envers l'Eglise, vous n'avez qu'à la condamner, car, ainsi que le prouve son histoire, elle a bon nombre d'assez vilaines choses à se reprocher, sans parler de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy, etc., etc.

Quoi qu'il en soit, voici ce que, l'histoire à la main, le journal *las Cortés* répond à ceux qui vantent, sans savoir ce qu'ils disent, la douceur, la charité et les sentiments pacifiques de l'Eglise.

En 1513, l'épée à la main, le casque sur la tête, la cuirasse sur la poitrine, le pape Jules II entra dans Ferrare à la tête de ses troupes. Sur la brèche de Mirandole, en criant : *Ferrare! Ferrare! corps de Dieu, tu ne t'échapperas pas!*

Jean XII provoqua une intervention à Rome, de la part de l'Allemagne, en appelant Othon I<sup>er</sup> contre le roi d'Italie, Béranger II.

Eugène III appela, contre la république romaine d'Arnaut, l'empereur Frédéric Barberousse.

Adrien IV appela le même empereur contre d'autres cités de l'Italie.

Grégoire IX invoqua le secours des Allemands.

Innocent IV provoqua l'expédition de Charles d'Anjou contre Manfred, fils naturel de Frédéric II.

Grégoire X et Nicolas III appelèrent Rodolphe de Hapsbourg contre Charles d'Anjou.

Clément V envoya d'Avignon Charles de Valois en Italie.

Grégoire XI vola, saccagea et incendia Rome et soixante autres villes, en se servant pour ces hauts faits des bandes de l'aventurier anglais Hawkwood.

Pie II alla jusqu'à implorer l'appui de Mahomet II.

Paul IV sollicita l'intervention de Soliman I<sup>er</sup>.

Urbain VIII appela en Italie le roi de France Charles VIII.

Alexandre VI appela Louis XII.

Jules II forma la ligue de Cambray, attirant de cette façon et d'un seul coup en Italie les Français, les Allemands, les Espagnols et les Suisses.

Léon X et Adrien VI sollicitèrent l'intervention de Charles-Quint contre les protestants.

Clément VII implora le secours de François I<sup>er</sup> contre Charles-Quint.

Paul IV appela simultanément contre Philippe II d'Espagne les Turcs de Soliman I<sup>er</sup> et les Français du duc de Guise, auquel il offrit le royaume de Naples.

Pie IX... Mais ceci est trop près de nous pour qu'il soit permis d'en parler dans l'*Excommunié*.

Que vous semble de cette page d'histoire, mon cher Brack? Bien jolie, n'est-ce pas? bien gentils, bien coquets, bien humains, bien pacifiques surtout, ces bons petits papes, ces vertueux Saints-Pères, ces infailibles pontifes suprêmes d'une religion dite d'amour et de paix?

Mais dites-moi, mon cher Brack, et pour en finir aujourd'hui : le fait de la publication d'une telle page d'histoire dans un journal espagnol ne vous démontre-t-il pas, comme à moi, que ce pays rejette enfin les langes et les lisières dans lesquelles les prêtres l'ont si longtemps retenu?

Ah! croyez-moi : la foi agonise en Espagne. Vive donc la raison!

Salut et fraternité.

AD. ROYANNEZ.

## CORRESPONDANCE

Lyon, le 21 août 1869.

A Monsieur Pierre Lagarville.

Permettez-moi de vous adresser une simple question. J'ai été élevé dans la religion catholique par des parents pieux et honnêtes, ce qui se rencontre quelquefois; et bien que, depuis fort longtemps, je ne

prenne plus aucune part aux pratiques religieuses qui m'ont été enseignées, parce qu'elles me semblent inutiles, j'ai la faiblesse de croire encore un peu à l'existence d'un Dieu quelconque. Mais rassurez-vous, cette croyance n'est pour moi qu'une affaire de sentiment, et je n'ai nullement l'intention de la faire partager à qui que ce soit au monde. On peut même me contredire, me critiquer, me blâmer à ce sujet sans que je m'en fâche, et je ne trouve pas mauvais qu'on pense tout autrement que moi.

Du reste, Monsieur, je m'applique autant que je le puis à être juste et à faire le bien dans la mesure de mes forces, estimant que c'est la seule manière d'être agréable au Créateur. Vous comprendrez ma réserve sur ce point délicat; mais si vous daignez vous intéresser à moi, il vous sera facile de vous édifier sur ma moralité et sur ma conduite, attendu que j'ai de nombreuses relations dans notre ville.

Eh! bien! je vous le demande: puis-je espérer d'être admis parmi vous et de compter au nombre des libres-penseurs?

Je compte sur un mot de réponse, et vous prie d'agréer, etc.

Maurice G....

..

Notre réponse, la voici :

On nous a donné sur M. Maurice G... les renseignements les plus favorables. C'est un honnête homme dans toute l'acception du mot, plein de probité, d'honneur et de dévouement, aimant la justice avec passion, recherchant la vérité de la meilleure foi du monde et n'ayant jamais essayé d'imposer à personne sa faiblesse, comme il l'appelle, de croire à un Dieu quelconque.

Il est donc, sans le savoir, un véritable libre-penseur, et il n'a pas besoin de notre permission pour se ranger sous notre bannière.

Nous sommes même surpris des doutes de notre interlocuteur à cet égard. Il faut qu'on lui ait fait de nous un portrait peu flatté, et qu'on nous ait dépeint à ses yeux comme de farouches et impitoyables ennemis de la liberté de conscience.

Il n'en est rien, Monsieur.

Nous renversons les idoles et leurs temples, — quand nous pouvons, — parce qu'ils sont indignes de la grandeur de Dieu, s'il existe, ou injurieux à la raison humaine, s'il n'existe pas.

Mais nous sommes les plus fervents apôtres de cette liberté de conscience que toutes les religions proscrivent, et nous n'exigeons des hommes que des actes de justice sans nous inquiéter de ce qu'ils pensent; ce qui importe peu, du reste, et serait assez difficile à constater, chaque individu demeurant, quoi qu'on fasse, le maître absolu de ses sentiments intimes.

Encore une fois, Monsieur, vous êtes des nôtres, et nous vous ouvrons les deux bras, puisque la seule manière sensible par laquelle vous manifestez votre croyance en Dieu, c'est de faire le bien.

## FEUILLETON DE L'EXCOMMUNIE

### LE VRAI DIABLE DE MARGNOLE

FRANGIN TRANSFORMÉ EN CAPUCIN.

(Suite.)

C'est par hasard que l'abbé Pacaud et le père Rollet s'étaient rencontrés, ce jour-là, dans la cour de la pension de Margnole. Le même mobile les y avait amenés; mais leur but était divergent.

A l'issue de sa messe, l'abbé Pacaud avait été assiégé par ses dévotes et avait dû entendre leurs longues histoires; pendant son déjeuner, il avait prêté l'oreille aux bavardages de sa servante....

Si nous vous repoussions, nous serions les plus intolérants et les plus intolérables des sectaires, et l'on aurait bien raison de nous mépriser et de nous fuir.

PIERRE LAGARVILLE.

## ENTERREMENTS CIVILS

La Guillotière tend à rivaliser d'enterrements civils avec la Croix-Rousse.

Dimanche dernier, vers six heures du soir, un millier de Libres-Penseurs accompagnaient directement de son domicile à l'ancien cimetière de la Guillotière Joseph-Marie Duchêne, un des vétérans de la démocratie lyonnaise.

En traversant une rude vie de luttes incertaines, Duchêne avait tout perdu, fors l'honneur et ses énergiques convictions. Aussi est-il mort comme il avait vécu, sans fléchir, environné d'estime et de sympathie.

Nous avons compté à cet enterrement plus de soixante dames. Jamais peut-être les lyonnaises ne s'étaient affirmées avec autant d'éclat dans le sens de la Libre-Pensée.

Deux jours auparavant, c'était une dame elle-même, M<sup>me</sup> Courtois, qui s'en allait, sans prêtre, au milieu d'un nombreux cortège, à son dernier domicile.

Libres-Penseurs, mes amis, courage!.... La brèche s'élargit de toutes parts.

D. B.

## Le Brick à Brack de la semaine

Dimanche, 22 août, on a inauguré à environ cent kilomètres de Lyon une superbe statue de la Vierge-Mère.

Nos bons paysans s'attendaient à voir arriver pour cette inauguration trois papes et un évêque!...

La statue a cinquante-quatre pieds de haut et coûte près de quatre-vingt mille francs...

Mais le pays où elle s'élève n'a pas une fontaine!

Dernièrement, un évêque catholique, venu des Etats-Unis, disait une grand-messe à Thizy, dans les montagnes lyonnaises.

L'Eglise était tendue de rouge...

— Pourquoi, dit un assistant, une décoration de cette couleur?

— Parce que, répondit un autre, c'est un évêque républicain.

On a fait une quête, naturellement.

Et naturellement, tout cela avait été l'écho des rumeurs qui grondaient dans la Croix-Rousse.

Le pauvre abbé, effrayé, était donc accouru à Margnole, comme un oiseau du mauvais augure, apportant des conseils de prudence.

Le capucin, au contraire, qui avait froidement mesuré le danger et qui, pour le conjurer, tenait sous sa main, comme nous le verrons plus tard, des ressources multiples et puissantes, venait pour organiser un plan audacieux.

A l'arrivée de M. et M<sup>lle</sup> Dionys, les deux ecclésiastiques, assis sur le canapé, discutaient avec chaleur.

L'abbé Pacaud, qui prétendait connaître à fond la population du Plateau, prédisait une émotion toujours croissante qui devait susciter quelque événement grave; il parlait aussi de sa situation compromise, et, enfin, avançait, comme grande machine de guerre, les intérêts de la religion.

« La meilleure, la seule chose à faire, concluait-il, est de plier sous l'orage qui

Mardi, 24 août, tombait le 297<sup>e</sup> anniversaire de la St-Barthélemy.

A Lyon, dit le Progrès, on se contenta d'abord d'incarcérer les hugenots dans les couvents des Cordeliers et des Célestins; trois cents des plus notables de la ville furent enfermés dans la prison de l'Archévêché...

Les ordres du roi étant formels, ces prisonniers furent tous lâchement assassinés, le dimanche 31 août, par une horde de misérables.

Le gouverneur de la ville, Mandelot, loin de s'opposer à ces cruautés, se retira pendant cette journée néfaste, avec la troupe, au faubourg de la Guillotière.

Les minutes du procès-verbal de cet affreux événement ont été arrachées du recueil des actes consulaires de la ville de Lyon, et l'on ne trouve maintenant dans ces actes rien qui ait trait à la Saint-Barthélemy.

Une rue du quartier Saint-Jean s'appelle Mandelot...

Pourquoi ne pas supprimer ce nom odieux?

..

Ce même mardi, selon le même Progrès, les Lyonnais se sont montrés assez froids sur le parcours de l'impératrice et du prince impérial.

C'est près du pont Tilsitt qu'ont éclaté quelques vivats...

Ces cris étaient poussés par les enfants des Ecoles chrétiennes dirigés par leurs maîtres...

Des bons points! des bons points!

..

Jeudi dernier, un brave ouvrier va trouver un prêtre que Maître spirituel on nomme dans certain établissement de Lyon.

— Monsieur, je viens solliciter une faveur. Le sacristain demande vingt-huit francs pour l'enterrement de ma pauvre mère; mon père et moi, en réunissant nos deux bourses, nous n'avons pu faire que quinze francs.... veuillez vous en contenter....

— Impossible...

— Monsieur, je vous en prie...

— Croyez-vous que je vais marcher pour vos beaux yeux?... l'enfant de chœur seul coûte trois francs...

— Pardon, Monsieur, l'enfant de chœur n'est payé qu'un franc...

— Insolent!...

— Mais, Monsieur...

— Passez la porte!...

L'ouvrier passa la porte, et emmena sa mère au cimetière, sans traverser l'église. Un cortège nombreux suivait...

Voilà comment se propagent à Lyon les enterrements civils.

s'avance, et de se tenir coi jusqu'à ce qu'il soit passé.

Rien de plus dangereux, selon le père Rollet, qu'une telle ligne de conduite! Le danger en soi était insignifiant; ce qui agissait actuellement la Croix-Rousse n'était qu'un simple doute sur la nature des mystères de Margnole, et encore ce doute ne subsistait-il que chez quelques-uns; une apparence de peur, c'est-à-dire l'abstention du diable développerait démesurément ce doute, le changerait peut-être en certitude; il importait de frapper plus que jamais les imaginations; il fallait que le diable de Margnole s'affirmât par un coup d'éclat....

« Quoi qu'il arrive, d'ailleurs, ajoutait le Capucin, je m'en charge... Nous n'avons rien à craindre! »

..

M<sup>lle</sup> Dionys s'assit sans façon entre ces deux personnages, et la discussion recommença plus ardente encore.

Dionys, les mains derrière le dos, se promenait lentement devant le canapé, écoutant,

Un maire, qui vient d'être décoré, a invité ses administrés à une messe solennelle...

Après l'ite missa est, le curé s'agenouillant entonne d'une voix sonore cette hymne de circonstance:

O crux, ave, spes unica! Je te salue, ô croix, mon unique espérance!...

L'hymne achevée, le maire s'avance et d'une voix émue:

« Merci, curé... je vous ferai cadeau d'un chemin de croix. »

Le soir, en revenant du banquet traditionnel, plus d'un convive connut la septième station... celle où l'on tombe pour la deuxième fois!

Est-ce ce chemin-là qu'avait entendu promettre M. le maire?

J. LEBRULÉ.

## MURMURES.

### Almanach du Déisme.

Descendants des Gaulois, soyez heureux!

Jérôme Paturot a engendré une progéniture: M JÉRÔME MONTBLANC nous arrive, une couronne de lauriers sur le front, à l'instar des triomphateurs de l'antiquité!

M. Jérôme Montblanc — déjà nommé — m'a fait l'honneur de dépenser pour moi tout seul quatre-vingt-centimes en timbres-poste. Je l'en remercie. Je dois lui avouer pourtant que je ne comprends pas un traitre mot d'allemand, — ce que je regrette, du reste, infiniment, parce que je suis ainsi privé du plaisir de lire sur le texte original Buchner et Hegel, fort malmenés par les traducteurs français. Mais ma conscience, « représentante de la divinité, » n'a rien à se reprocher; la faute est imputable à l'enseignement universitaire qui m'a mis en état de lire les rabâchages pleins de génie du vieil Homère, mais s'est bien gardé de me donner la clé des nébulosités germaniques.

M. Jérôme Montblanc, au surplus, est d'une galanterie raffinée. Supposant — avec raison, comme vous voyez — que sa mission d'outre-Rhin serait pour moi aussi indéchiffrable que les hiéroglyphes des Pyramides, il s'est donné la peine de l'interpréter lui-même et de compléter son envoi par une traduction française (?).

Descendants des Gaulois, soyez heureux, Jérôme Montblanc ne manquera plus à votre gloire!

M. Jérôme Montblanc — que je ne connais pas — me charge de lui trouver un éditeur pour son Almanach du Déisme. Je ne demande pas mieux, car, si je le juge d'après son prospectus, il ne peut manquer d'être fort intéressant. Je lui serais même très-obligé s'il voulait bien m'en envoyer un exemplaire — français; — je serais heureux d'en rendre compte à mes lecteurs.

M. Jérôme Montblanc — plusieurs fois nommé — habite Marseille, et c'est de cette ville qu'il date sa missive germano-française. Cette lettre, je l'avoue, m'a causé un grand plaisir, si grand même, que je

s'arrêtant de temps en temps et jetant quelques mots dans le feu de ce conciliabule.

M<sup>lle</sup> Dionys raconta l'interrogatoire que venaient de subir ses pensionnaires, fit part de sa confiance au résultat de cette épreuve. Elle prêta au père Rollet l'énergie de son caractère audacieux; l'abbé Pacaud fut vaincu sur toute la ligne.

Le plan du capucin fut adopté. Aussitôt après vêpres, il y aurait une scène d'exorcisme.

Y inviterait-on les parents de toutes les élèves? On convint de ne convoquer que ceux dont l'esprit et les sentiments étaient bien connus. Ces croyants ne manqueraient pas de propager dans leurs quartiers ce qu'ils auraient vu et entendu.

L'abbé Pacaud devait amener deux ou trois de ses confrères. Le père Rollet avait déjà transmis le mot d'ordre à quelques capucins des Brotteaux.

M<sup>lle</sup> Dionys affirma que la jeune Auberger se trouvait suffisamment dressée pour cette scène, et que la salle d'ateliers était toute disposée.

vais découper artistement à travers les quatorze pages sorties de l'encre de M. Jérôme Monthblanc.

Et, tout d'abord, voici le titre qui rappelle à nos souvenirs le galant Robespierre, vêtu de son habit bleu-barbeau à boutons d'or, conduisant à la guillotine de l'Être-Suprême Hébert, Cloutz, Chaumette, et cette pléiade d'héroïques patriotes de la Commune :

« Almanach du Déisme, pour 1870, ou description du culte de l'Être suprême, ou de la Religion d'un seul Dieu, nommée Déisme, rédigée en conformité des mœurs et de la civilisation de notre siècle,

« par JÉRÔME MONTBLANC.

« Première édition, grand in-18, brochée, ornée de gravures et de musique. Prix : un franc.

« Devise :

Il y a un Dieu tout-puissant,  
Une divine providence  
Et leurs représentants :  
La conscience et le soleil. »

La table des matières est pleine de piquant; nous nous contentons des chapitres suivants :

Hymnes déistes avec musique.... pages 47  
Catéchisme déiste..... 59  
Feuilleton..... 85  
Discours Joséphine (sic)..... 87  
Hymne à Joséphine avec musique..... 119

Tel est l'ouvrage pour lequel M. Jérôme Monthblanc recherche un éditeur. Dans l'espoir que la publicité de l'Excommunié servira ses projets, je vais encore le citer, non sans prier mes amis les typographes de ne modifier rien absolument. Nos lecteurs y perdraient.

« Quoique je ne suis pas un auteur ni connu ni célèbre, j'espère que le sujet d'un intérêt universel, mais entièrement paisible que je traite, ait assez d'attraction pour engager un éditeur à s'en occuper sérieusement à une époque si intéressante comme la présente. »

Ne vous laissez pas aller au découragement, cher monsieur Jérôme Monthblanc; on n'est jamais si près de la renommée que lorsqu'on s'en croit éloigné. Vous trouverez votre éditeur, j'en suis sûr, et les acheteurs s'inscriront par milliers. Vous verrez qu'on sera obligé de distribuer des numéros d'ordre — tout comme dans les bureaux d'omnibus les jours de fête.

Qui pourrait, en effet, résister à la façon ingénieuse dont vous exposez votre œuvre que vous jugez « piquante, libérale et variée »!

Permettez-moi, cher monsieur, de vous emprunter encore quelques détails; au milieu de tant de richesses, on ne sait où puiser :

« Le calendrier ne porte pas de saints, mais bien 365 beaux mots et principes, comme Dieu source de bonheur, providence, conscience, soleil, amour, travail, vertus, vices, proverbes, noms d'hommes et noms de femmes à l'usage des ecclésiastiques et orateurs.

« L'éditeur ajoutera, s'il le trouve utile, ou biffera à son gré des mots ou des phrases au manuscrit.

« La constitution et la catéchisme contiennent : des dogmes, principes, usages, service, fêtes, autorités, besogne des membres actifs, sacrifices, etc.

« Cet ouvrage pourrait, s'il était bien compris, probablement avoir une grande portée et un grand avenir et amener le commencement d'une nouvelle ère, si un éditeur énergique et partisan enthousiasmé était pénétré de toute son âme de l'importance d'une pareille réforme. »

L'abbé Pacaud comprit qu'on n'avait discuté avec lui que pour la forme.

Enfin, on convint que cette scène d'exorcisme serait suivie, dans la nuit, d'une manifestation diabolique au premier chef.

« Assurément, dit le capucin, la rue sera remplie de curieux; il faut que leurs oreilles n'aient jamais rien entendu de pareil. »

Sur ce, on se leva.

— Combien serons-nous à souper? demanda M<sup>lle</sup> Dionys.

— Eh! mon Dieu!... je compte sur trois pères, répondit l'abbé Rollet... Combien serez-vous, abbé?

— Trois aussi, moi compris.

— Trois et quatre, sept; nous deux, neuf... Commandez pour dix... Je te recommande le vin, Dionys...

— Soyez tranquille... il sera à la hauteur de l'événement...

C'est en s'entretenant ainsi que nos quatre personnages sortirent du parloir.

G.-D. R.

(La suite au prochain numéro.)

Je suis parfaitement de votre avis, bon monsieur Jérôme Monthblanc, si parfaitement que dès aujourd'hui je prends pour cri de guerre votre nom pur et éthéré, couvert par vous d'une gloire immortelle. Alons, chers lecteurs de l'Excommunié, poussons en chœur ce cri de ralliement :

Jérôme Monthblanc for ever!

H. VERLET.

## A propos du Congrès scientifique

Mon cher ami et rédacteur en chef Denis Brack a annoncé dans le dernier numéro de l'Excommunié qu'il nous était interdit de publier les listes d'adhérents au CONGRÈS SCIENTIFIQUE.

Ce n'est que trop vrai.

Mais ce qu'il n'a pas dit, c'est que la partie est seulement remise, et que la belle sera pour nous.

A bon entendeur, salut.

Continuez d'adhérer, libres-penseurs, et quelque jour vous aurez connaissance de nos listes.

La manifestation philosophique que nous avons provoquée en France n'échouera pas. Nous en sommes sûrs maintenant.

H. VERLET.

## LES COUVENTS BI-SEXUELS.

Depuis la suppression des ordres religieux en Espagne, l'Etat s'est mis en possession des monastères : on a scruté dans tous les détails ces antiques édifices qui ont été si longtemps les forteresses de la superstition et du fanatisme, et l'on a découvert des secrets étranges dont la divulgation a causé un grand scandale.

Ainsi, dans beaucoup de localités, un passage souterrain établissait une communication secrète entre un couvent d'hommes et un couvent de femmes; les reclus pouvaient ainsi se visiter réciproquement aussi souvent qu'ils le jugeaient convenable, sans exciter l'attention du public toujours porté à la malignité.

Les bons pères et les bonnes sœurs, en établissant ces moyens commodes d'entrevues fréquentes, n'avaient-ils pour but que de se sanctifier mutuellement, de travailler en commun à la stricte observation de leur vœu de charité, de s'entretenir de la béatitude céleste et de pratiquer ensemble l'oraie n'jastalroire ?

Ce n'est pas impossible, et, quand il s'agit de gens de Dieu, on doit toujours prendre l'interprétation la plus favorable; bien plus, un fidèle ne doit jamais croire le mal, quand même il en serait témoin; et alors il vaut mieux récuser le témoignage

de ses sens que d'admettre que des personnes consacrées au Seigneur aient pu faillir.

Mais, hélas! cette candide confiance devient de plus en plus rare, et les galeries souterraines donnent lieu à toutes sortes de commentaires fâcheux pour l'honneur de la sainte Eglise.

La curiosité est en éveil; car il n'y a pas de couvent de femmes sur lequel on ne cherche à savoir s'il a, ou non, sa galerie pour communiquer avec quelque retraite des Révérends Pères.

Eh bien, non; ces soupçons injurieux n'ont rien de fondé!

Qu'on le sache bien; ces vieux stratagèmes sont hors d'usage, on n'en a plus besoin, on a trouvé beaucoup mieux que cela. Le clergé a répudié les moyens détournés, il a délaissé les souterrains et les procédés à l'usage des faibles. Il s'est senti assez fort pour afficher bravement le système de la vie en commun des cénobites des deux sexes.

On a mis à profit l'exemple célèbre du bienheureux Robert d'Arbrissel qui avait placé une femme à la tête de la congrégation des moines de Fontevaux.

Dans beaucoup de maisons, les religieux des deux sexes vivent ostensiblement sous le même toit.

Pour faire accepter par le public cette audacieuse innovation, il a suffi de poser en principe que le service de la lingerie et celui de l'infirmerie ne peuvent être convenablement remplis que par des femmes, et que les religieuses sont les seules femmes qui sachent soigner les malades. Et comme il n'y a pas d'agglomération qui n'ait sa lingerie et son infirmerie, les religieuses doivent pénétrer partout.

Ainsi, dans le petit séminaire de Saint-Cheron, à Chartres, il y a des religieuses établies dans la maison, et elles vivent en commun avec les prêtres et les élèves ecclésiastiques; prêtres et nonnes peuvent en toute liberté se promener dans les allées ombragées du parc et errer dans les bosquets mystérieux.

Il en est de même au séminaire de Notre-Dame, à Nogent-le-Rotrou.

De plus, il y a beaucoup de couvents de femmes dans lesquels le prêtre, supérieur ou aumônier, a son logement.

Chez les sœurs de l'Immaculée-Conception, à Nogent-le-Rotrou, j'ai vu le supérieur installé au couvent, dans un appartement élégant, et se faisant servir par deux sœurs jeunes et jolies.

Quelquefois même un directeur ne suffit pas, il y a un groupe de moines : à Boissy-le-Sec (Eure-et-Loire), le même couvent réunit trappistes et trappistes, ces der-

niers, bien entendu, chargés exclusivement de diriger la conscience des nonnes.

Il est admis, dans le monde dévot, que les personnes consacrées à Dieu sont étrangères aux passions humaines et peuvent avoir des relations familières, sans que leurs sens soient éveillés, sans qu'il se commette jamais la moindre infraction au vœu de chasteté.

Parfois, cependant, on parle d'aventures peu édifiantes, de religieuses enceintes, obligées de changer de couvent, d'accouchement clandestins, etc., on désigne certains confesseurs de nonnes auxquels les évêques retirent leurs pouvoirs, par suite de la découverte de certaines fredaines.

Mais le clergé étouffe ces bruits compromettants, trouve toujours une explication telle quelle aux faits scandaleux...

Trop souvent la robe religieuse est une égide qui protège toutes les turpitudes... et quelquefois même le crime.

A. S. MORIN (Miron).

## AU COUVENT DE LA TRAPPE.

— Eh bien! ma nièce, puis-je espérer que ton séjour dans ce couvent déterminera ta vocation religieuse?

— Non, ma tante; je vous l'ai déjà dit, je crois que je n'aurai jamais cette vocation.

— Et pourquoi cela, mon enfant?

— D'abord, parce que... je ne sais comment vous dire... parce que votre état est contraire aux lois de la nature; et ensuite...

— Et ensuite?

— Parce que la religion est si pleine de contradictions que je ne puis plus y croire.

— Ah! petite malheureuse! tu me dis ces choses! Et quelles sont donc ces contradictions?

— Oh! elles sont si nombreuses!

— Voyons-en une seulement.

— Par exemple, vous dites que Dieu gouverne le monde, que rien ne se passe sans qu'il le permette et qu'il sait d'avance tout ce qui doit arriver dans l'avenir?

— Certainement, sans cela il ne serait pas Dieu.

— Alors, il sait d'avance que j'irai en enfer. En ce cas, il est inutile que je m'occupe de mon salut, puisque Dieu sait que mon salut est impossible.

— Mais non, mais non! Dieu t'a donné les grâces nécessaires pour te sauver; c'est à toi d'en profiter.

— Oui, mais en me donnant ces grâces il savait que je n'en profiterais pas.

— Ce serait ta faute, mon enfant.

— Non pas, ma tante; car si je profitais de ces grâces et que je n'aille pas en enfer...

— Eh bien?

— Comment! vous ne comprenez pas! Si je me conduisais de manière à ne pas mériter l'enfer lorsque Dieu sait que je dois y aller, il se serait donc trompé; ou bien, il se trouverait dans la nécessité de m'y envoyer quand même, pour que sa connaissance de l'avenir ne fût pas mise en défaut. Choisissez.

« Vous connaissez cette femme-là, vous. Eh bien! je ne vous en fais pas mon compliment. Vous ne l'avez donc pas vue, depuis qu'elle a eu la petite-vérole? Ah! dame, elle a été drôlement défigurée, allez! autant elle était jolie avant sa maladie, — et tenez, elle vous ressemblait, avec plus de fraîcheur, — autant elle est laide à présent. Ces messieurs qui payaient l'ont laissée là quand ils lui ont vu les joues labourées; et le propriétaire, qui n'avait pas reçu le terme, a vendu ses meubles et l'a mise à la porte. Voilà.

— Et qu'est-elle devenue?

— Je n'en sais rien; il y a de ça déjà trois mois passés. »

Marie continua son chemin; un rire amer contracta ses lèvres; elle semblait dire : « Je l'avais prévu. »

Elle allait, elle allait, le sang bruissait dans ses artères.

En passant devant la boutique d'un mouleur en plâtre, elle jeta un regard hébété sur les masques divers qui ornaient la devanture du magasin; tout à coup elle s'arrêta, et, tendant les bras :

fleur, toutes les déceptions de l'indigence, et elle avait vu s'effeuiller autour d'elle toutes ses illusions.

Une sœur chérie lui restait, un lâche la lui avait enlevée. Sa liberté, cet infâme la lui avait ravie; un homme bon et juste l'aimait, et cet amour souriait au cœur de la jeune fille... cet homme, il avait disparu; peut-être l'avait-il oubliée. Hélas! elle était maintenant seule au monde, sans parents, sans amis, pauvre et malade dans une ville immense.

Peu à peu elle sentit lui échapper ce reste de courage qu'elle avait porté fièrement au milieu de ses afflictions les plus poignantes, comme ces drapeaux déchirés qui dominent les plus sanglantes mêlées.

Une pensée sinistre s'empara d'elle et ne la quitta plus, et un jour elle sortit, décidée au suicide.

Machinalement elle se dirigea vers la rue Saint-Dominique pour dire adieu à celle qui avait été sa sœur.

Le concierge parut étonné quand elle demanda M<sup>me</sup> de Montalant :

## LES DEUX SŒURS JUMELLES

(Fin.)

— Laure, lui dit Marie en la quittant, tu m'as donné hier ton adresse; tu auras peut-être besoin de savoir la mienne; la voilà, ajouta-t-elle en traçant une ligne sur un chiffon de papier rose; mais je ne reverrai que Laure et non M<sup>me</sup> de Montalant.

Et elle sortit, brisée par les plus cruelles émotions.

Ce n'était pas la dernière épreuve que devait subir la jeune fille.

Quand le malheur s'attache à nous, il nous suit quelquefois avec un implacable acharnement, et presque toujours il nous laisse sans vie ou sans cœur.

Marié était de ces femmes que le malheur ne corrompt pas, et qu'il tue seulement.

Orpheline à dix-sept ans, elle avait connu, à l'âge où l'existence s'épanouit comme une

— Ah ! je comprends maintenant ! Voilà donc, ma chère fille, le poison qu'on vous inocule dans le monde ! Voilà donc votre science !  
— Ce n'est ni du poison, ni de la science, ma tante, mais simplement de la raison et du bon sens.  
— J'aime cent fois mieux croire à ce qu'on me dit et gagner le ciel sans m'inquiéter d'autre chose.  
— A votre aise, ma tante. Pourtant, si vous vous trompiez, et si Dieu savait que vous ne le gagnerez pas, toutes vos mortifications ne serviraient à rien !  
— Veux-tu te taire, petit serpent.  
— Comme vous voudrez, ma tante.

PAULINE SOUCI.

## LES VICTIMES DU FANATISME

L'horrible histoire de la recluse de Cracovie, connue de tout le monde aujourd'hui, prouve une fois de plus le despotisme et la cruauté que l'esprit religieux peut faire naître. Elle nous donne la pensée de remettre en lumière quelques vieilles histoires que nous trouvons utiles de ne pas laisser perdre ; et comme il se rencontre d'ailleurs encore des gens au teint blême, à la parole cauteuse, au regard béat et doux pour justifier de pareilles horreurs sous prétexte que la sainte pénitence est agréable au Dieu de leur sombre imagination, on ne trouvera peut-être pas trop inopportun notre voyage dans le passé.

Nos contrées méridionales ont souvent été témoins de crimes dus au fanatisme aussi bien qu'à l'intérêt du clergé, et en remontant aux massacres des Cévennes nous rencontrons l'histoire lugubre de pauvres jeunes filles âgées de 7 à 8 ans renfermées jusqu'à l'extrême vieillesse dans la tour de Constance, à Aigues-Mortes. Le crime dont le catholicisme les accusait était d'avoir accompagné leurs parents au prêche !...

C'est à M. de Boufflers, de l'Académie française, que nous devons la connaissance de ce fait et les détails qui l'accompagnent ; il en a fait, en 1768, un des passages saisissants de son éloge de M. de Beauveau.

Toulouse a consacré le souvenir des deux plus monstrueuses procédures dont la justice ait à rougir, et c'est à l'influence clérical du temps, à sa domination toute-puissante pourrions-nous dire, qu'elle doit de posséder dans ses archives d'aussi tristes monuments de perversité cruelle.

J'entends parler des procès de Vanini et de Calas.

Lucilio Vanini, docteur en droit civil et canonique, né à Taurosane, dans le royaume de Naples, en 1585, s'appelait de son véritable nom Pompeio Ucgiglio. Si nous en croyons ses contemporains c'était un homme plein de feu, d'une vivacité réjouissante dans la conversation, d'une mémoire heureuse et d'une imagination ardente. Coura-

geux et brûlant de propager les convictions qu'il devait à l'étude de la philosophie et des sciences il se jeta résolument dans les luttes les plus dangereuses. Précurseur de la philosophie moderne, il paya de sa vie les idées dont il s'était fait le propagateur infatigable. Un théologien vaincu par lui dans de nombreuses discussions, excité d'ailleurs par le clergé, le prit en haine et se porta son accusateur devant le parlement, qui le condamna à faire amende honorable, à avoir la langue coupée, à l'étranglement et au feu comme athée et blasphémateur.

Il est vrai de dire que Vanini, en véritable pionnier de l'avenir, sapait par la base toutes les sottises fables dont les religions se plaisent à embarrasser l'intelligence humaine ; il insinua à la jeunesse de son époque qu'il ne convient point à un philosophe de soutenir que le monde a eu un commencement, qu'on ne doit les vertus et les vices qu'à la naissance, à l'éducation, à l'influence des astres, à l'intempérie de l'air, et aux aliments dont on se nourrit.

Vanini devint dès lors un danger sérieux pour la religion, il mérita tous les supplices aux yeux des prêtres, et la presse officieuse du temps prêta, comme elle le fait de nos jours, aide et assistance aux dévots du XVII<sup>e</sup> siècle ; en effet nous lisons dans le *Mercur françois de l'année 1619* :

« Que Vanini soutenait que nos corps étaient sans âme, et que mourant tout était mort pour nous, ainsi que les bêtes brutales. Que la Vierge (ô blasphémateur exécrable !) avait eu connaissance charnelle comme les autres femmes ; d'autres mots bien plus scandaleux du tout indignes d'écrire, ni de réciter. Par son éloquence il glissait tellement sa pernicieuse opinion dans l'entendement de ses auditeurs particuliers, qu'ils commencèrent à balancer dans la croyance de cette fausse doctrine. »

Cette citation nous prouve aussi que Vanini devait faire de nombreux prosélytes. La crainte que la science et la parole facile de ce professeur des vérités naturelles n'eussent des imitateurs obligea sans doute le parlement de Toulouse à s'armer de toute sa sévérité, et à le condamner avec la dernière rigueur. Il est des cas où il ne suffit pas d'anathématiser les hommes qui minent les privilèges, les abus, les erreurs pour effondrer une société égoïste et décrépite, il faut encore proscrire ou tuer la personne : les morts seuls ne reviennent pas ; et c'est ainsi sans doute que jugea ce bon et honorable sénat de Toulouse.

Pauvre sage ! pauvre Vanini !

Le lamentable procès de Jean Calas et de ses fils, immortalisé par Voltaire, est dans toutes les mémoires ; nous rappellerons donc seulement que dans cette affaire le clergé a

jours sur elle, permit à ce marchand de la faire transporter à sa demeure.

Marie n'était pas morte, et Dieu ne lui avait pas même accordé la grâce de devenir folle ; mais elle sentait sa fin approcher, et pour la première fois depuis un an, l'enfant du peuple bénit son destin.

Elle attendait, sur son grabat, que Dieu l'enlevât de ce monde, comptant les lentes heures de la nuit, lorsqu'elle entendit quelqu'un ouvrir la porte de sa chambre.

Il n'y avait pas de lumière dans ce misérable taudis, et Laure, Laure elle-même ne se fit reconnaître de sa sœur que par sa voix.

— Laisse-moi mourir en paix, lui dit Marie d'une voix éteinte.

— Ma sœur, s'écria Laure, tu m'as dit de venir quand tu seras malheureuse. Ah ! si tu savais combien je souffre, et quels remords me torturent ! J'ai été belle, entourée d'hommages, adorée ; aujourd'hui tu frémirais rien qu'à me voir, et je suis entrée plus avant encore dans le vice ; mon nom est inscrit sur un registre infâme !... Marie ! Oh !

pesé de toute son influence à son heure, comme toujours et comme partout.

CHARLES LE BALLEUR-VILLIERS.

(A suivre.)

## UNE QUESTION INDISCRÈTE

Paris, 9 août 1869.

A. M. H. Verlet, rédacteur de l'EXCOMMUNIÉ.

Cher concitoyen,

Puisque vous êtes, — dans l'*Excommunié*, — sur le terrain de la création, demandez donc prochainement aux Veillot, Dupanloup et consorts, comment il se fait que Dieu, qui est un être infiniment intelligent, ait créé le Soleil trois jours après la Lumière.

En effet, la Bible dit que Dieu commença par créer la Lumière le premier jour, et que, plusieurs jours après, il pensa à créer le Soleil.

Il serait difficile de trouver une chose plus ridicule que cette assertion faite de sangfroid par des gens sensés et instruits !

Ainsi, Dieu fit, pour éclairer le commencement de la création, une lumière surnaturelle qu'il éteignit pour toujours lors de la création du Soleil !

J'ai commis l'indiscrétion de demander à un journal clérical l'explication de ce phénomène !

Sa réponse fut : « La question est assez délicate. Nous demandons à réfléchir. »

Assez délicate, en effet, la question ! En attendant, ce journal y réfléchit depuis le 8 mai dernier.

Salut et fraternité,  
W. SALABERT.

## PORTRAITS DE JÉSUS ET DE MARIE

Ch..., (Puy-de-Dôme).

Mon cher Brack,

Je vous adresse, pour votre édification, le prospectus suivant qui annonce la mise en vente de deux lithographies représentant le Christ et sa mère.

Je copie textuellement :

Ces deux portraits que nous avons l'honneur de vous présenter ont été trouvés, il y a peu de temps, dans un des souterrains de l'ancien palais du Sénat, à Rome, où ils étaient enfouis depuis près de dix-huit siècles.

L'un de ces portraits, au bas duquel est écrit, en style antique, le signallement de Jésus avec quelques détails sur ses mœurs et son caractère, fut envoyé au Sénat romain par Publius Lentulus, gouverneur en Judée à cette époque.

Marie, grâce pour ta sœur qui se repent !... ne me repousse pas... j'ai besoin de pleurer, j'ai peur de ma vie passée ; tu vois, je suis sincère, un prêtre me pardonnerait ; seras-tu moins tolérante qu'un prêtre ?

— Laure, je te pardonne, dit Marie avec effort ; que Dieu et notre père puissent en faire autant... Notre grand crime à toutes deux, ma sœur, c'est d'être nées dans la mansarde du pauvre. Je ne sens plus ta main, mets-la sur ma poitrine... c'est cela ; je vais prier mon père pour toi ; tu m'as trouvée dure et sévère, pardonne-moi à ton tour ! Le froid gagne le cœur... c'en est fait... Garde toujours le livre de notre père, entends-tu, Laure ?... adieu !... Je vais à vous, à vous, mon père !... Paul !...

Elle expira.

Quand Laure sentit qu'elle n'avait plus dans les bras qu'un cadavre, elle poussa un cri de désespoir, et se précipita par la fenêtre.

On jeta dans le même trou les deux filles du peuple.

L'autre portrait est celui de la Sainte-Vierge Marie ; il a été reconnu à diverses inscriptions antiques pour être le même que celui que saint Luc avait peint et présenté à la Sainte-Vierge lorsqu'elle habitait Jérusalem, et auquel elle attachait ses grâces.

Ces deux admirables portraits sont d'une ressemblance parfaite, puisqu'ils ont été faits du vivant de Jésus et de Marie, nous devons leur reproduction au crayon d'un artiste distingué, qui les a fidèlement copiés à Rome, il y a quelques jours, d'après les dessins originaux dont nous parlons plus haut, lesquels ont été trouvés dans un état parfait de conservation, de fraîcheur et de beauté. Nous n'avons fait, du reste, que traduire textuellement les écritures antiques qui sont au bas de chacun de ces portraits, afin de les rendre intelligibles à tout le monde.

On est prié de ne pas confondre ces belles gravures avec les contrefaçons qui se font journellement.

Recevez, M..., le salut de vos serviteurs.

AUTORISÉ PAR M. LE PRÉFET DE POLICE.

Les copies et contrefaçons seront poursuivies en vertu des articles 423 et 427 du Code pénal.

Je vous abandonne les commentaires, mon cher Brack ; pour moi, je me contente d'admirer.

Que pensez-vous de l'AUTORISATION du préfet de police ?... Il ne s'agit pourtant pas de la binette de Rochefort !

A vous,  
J. LAZARE.



L'abondance des matières nous force de renvoyer à notre prochain numéro des articles remarquables, tels que :

*Philosophie populaire* (suite), par Albert Richard ;

*Médailles et Camées*, — DIDEROT, — par Ch. Pollio ;

*La Franc-Maçonnerie et le Concile*, etc.

En vente, le samedi matin 28 août, le n° 4 de l'*HYDROPHOBE*, journal mordant.

PRINCIPAUX ARTICLES :

A l'*Hydrophobe* (Denis Brack). — Le Pourquoi (l'Hydrophobe). — Nouvelle Lettre de l'assassin Blanc-Gonnet, rédacteur du *Rasoir* (l'Apprenti). — Le Monstre (Barillot). — Robert-Macaire (Rabat-Joie). — L'avorton Babylas (Archiloque). — La Croix de Gille (Jehan Frolo). — Un Portrait de Raspail. — Une illustration lyonnaise : le père Marin. — A travers nos rues. — Nau-sées, etc., etc.

Feuilleton : LES MAILLOTINS.

Un des Gérants : T. CRÉTIN.

Lyon, Association typographique. — Regard, rue de la Barre, 12.

La pensée religieuse se trouva d'accord cette fois avec celle du prêtre qui économisa une bénédiction, et avec celle du fossoyeur, qui économisa une fosse. ALF. P.

## PETITE CORRESPONDANCE

CAPITAINE FER... — Trop long et... trop fin ! X... (Bourges). — Le bienvenu, votre *Rosier* ! — Merci.

X... (Villefranche). — Adressez-vous à un journal de charcutiers !

CHARLES BOURRET. — Ohi, ce sont bien les deux volumes parus jusqu'à ce jour.

GREFF... ébéniste. — Nous ferons notre possible. — Cordialités.

Mme FOR... — La lettre est en route.

L'ENTÉE. — Le plaisir est partagé... allez, allez toujours...

UNE VICTIME DES ÉPIGRAMES. — Envoyez.

Les deux premiers numéros de l'EXCOMMUNIÉ ont été complètement épuisés dès leur apparition. Devant les nombreuses demandes qui nous en sont faites, nous nous sommes décidés à une réimpression ; mais les frais de ce tirage nous obligeront à vendre 20 centimes chacun de ces deux numéros.

— C'est lui ! c'est lui !... Paul ! c'est Paul !... Monsieur ! monsieur ! criait-elle au marchand en se précipitant vers lui, cette tête, ce visage, mais c'est Paul !... où est-il ! savez-vous que je l'ai perdu ? Vous m'en répondez, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit où il est, ce qu'il fait !... Oh ! monsieur, dites, pensez-vous encore à moi ? ne m'avez-vous pas oubliée ?

— Vous êtes folle avec votre Paul ! Ce visage est celui d'un combattant d'Avril.

— Oui, je le sais !... je le sais.

— Il avait les yeux ouverts ; les hommes frappés d'une balle mortelle expirent les yeux ouverts.

— Lui Paul, mort !

— Paul ou Pierre, ou Jérôme, c'est le gardien de la Morgue qui m'a permis de le me

omba sans mouvement sur le plan-

Le figuriste en fut très-contrarié, et il d'nnit au diable les figures sentimentales.

Le petit livre de la Sainte-Vierge avait écrit s n adresse, et qu'elle conservait tou-